

## Chronique d'une disparition *À l'ouest des rails de Wang Bing*

Jacques Kermabon

---

Numéro 119, octobre–novembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2004). Compte rendu de [Chronique d'une disparition / *À l'ouest des rails de Wang Bing*]. *24 images*, (119), 36–37.

# LES ESSENTIELS DU FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

Bien sûr nous espérons tous que les films puissent exister au-delà d'événements ponctuels et rêvons de retrouver l'abondance des années 2000-2001, alors que bon nombre des œuvres majeures du cinéma mondial trouvaient une place en salles (du moins à Montréal). Le paysage de la distribution a énormément changé en peu de temps et les conséquences sont considérables pour ceux à qui le cinéma s'offre comme une formidable ouverture au monde. Raison de plus pour ne pas rater les films qui comptent lorsqu'ils se présentent à nous l'espace de deux ou trois projections. Voici donc quelques essentiels parmi les films déjà découverts au Festival de Cannes ou ailleurs, qui animeront les écrans du Festival du nouveau cinéma cet automne. – M.-C.L.

## À L'OUEST DES RAILS de Wang Bing

par Jacques Kermabon

### Chronique d'une disparition

Immanquablement la question vient aux lèvres. Est-ce que ces neuf heures s'imposent vraiment ? La projection balaie l'interrogation. L'expérience que nous traversons nous apparaît de bout en bout nécessaire, chaque plan donne le sentiment d'avoir atteint sa juste durée. Certes, le spectateur que ce film façonne n'a que peu de rapports avec celui que nous sommes, face à l'essentiel de ce que le cinéma nous offre. *À l'ouest des rails* nous propose un voyage, et comme lorsqu'on séjourne dans un pays qu'on ne connaît pas, plusieurs temps se superposent : découvertes, surprises, effets de distance ou de reconnaissance, moments de réflexion... Notre perception varie, notre regard accommode différemment selon les moments d'autant que nous ne sommes pas ici dans l'attente d'une fin dissimulée à notre intellection le plus longtemps possible. Dès le carton liminaire, nous savons que nous allons assister à l'extinction d'un monde, un vaste complexe industriel né au temps de l'occupation japonaise, Tie Xi, quartier de la ville de Shengang, au nord-est de la Chine. Et quel que soit l'ordre dans lequel nous voyons le film, le principe d'entropie est le même, vu à chaque fois depuis un espace différent. *Rouille* nous immerge dans une fonderie qui peu à peu voit son activité réduite et ses employés, licenciés. *Vestiges* se déroule dans le quartier ouvrier de Rainbow Row, dont les occupants sont invités à quitter leurs habitations vétustes que l'on voit progressivement être démolies. Avec *Rails*, nous accompagnons le quotidien des employés de la compagnie de chemin de fer qui approvisionne en matières premières les usines et emporte les produits manufacturés en dehors de la ville. Wang Bing est demeuré plus d'un an (de 1999 à 2001) dans cette ville, caméra DV à la main, et chaque période du film est l'occasion de retrouver le passage des saisons, le rythme des fêtes... Parmi celles-ci, les célébrations du passage à l'an 2000 prennent une couleur un peu étrange quand on voit célébrer l'aube d'un nouveau siècle au cœur d'un monde qui agonise.

À *l'ouest des rails* nous fait prendre part à l'existence d'une communauté dont nous ignorions tout, au plus près du quotidien de tous ceux dont l'essentiel de l'horizon se résumait à cet univers de ferraille et de misère. Parfois, les protagonistes se confient, mais le plus souvent, Wang Bing semble s'être contenté d'enregistrer le presque rien, la sève du temps qui passe, des jeunes dans des cafés, des familles qui survivent dans ce qui nous apparaît comme de misérables taudis, des ouvriers dans leur vestiaire, sous la douche, leurs disputes, leurs plaisanteries, des cheminots dans leur locomotive. Il joue ainsi de la texture



DV qui – comme le Super 8 autrefois – a la couleur des souvenirs de vacances, celle de la trace modeste des moments révolus, plus anodins que spectaculaires et, pour cela même, guère sujets à caution. C'est ainsi que ces hommes et ces femmes vivent, du moins vivaient, et nous ne le savions pas. Quand on songe à toutes les images qui circulent de par le monde, tous ces plans de films enregistrés, montés, diffusés et qui donnent




si souvent l'impression de ressasser d'une identique manière les mêmes questions, pas une ne nous avait donné cela. La force native qui émane d'*À l'ouest des rails* relègue toutes les actualités, l'essentiel des documentaires tournés aujourd'hui, à ce qu'elles sont : les instruments d'un mensonge universel, une vaste opération de camouflage.

Ce geste politique n'est pas pour autant au fondement du film, mais la résultante de ce qui peut s'apparenter à la transmission d'une mémoire. À deux reprises des ouvriers disent à Wang Bing : « Tiens, enregistre cela, car ça va disparaître ». Diariste scrupuleux, révélateur d'un monde, le réalisateur est celui qui va permettre de conserver la trace de cette agonie, de préserver ainsi une part de la dignité de tous ceux qui y ont laissé l'essentiel de leur vie. Mais la chronique de cette disparition d'une région sinistrée à l'autre bout de la planète nous parle aussi très directement de nous. Là comme ailleurs, l'idéologie libérale la plus basique s'est insinuée dans les consciences. Il faut

entendre ces gens de peu proposer des solutions économiques aux problèmes de la sidérurgie, il faut entendre leurs rêves de création d'entreprise, les pistes individuelles qu'ils invoquent pour s'en sortir et les maigres chimères qu'ils tissent pour se dissimuler à eux-mêmes la fin inéluctable. Jusqu'au dernier moment la vie continue malgré les rumeurs de licenciements, malgré le travail qui s'étirole, jusqu'au bout il y en a qui ne veulent pas

quitter leur logis cerné par les ruines.

Cependant, le plus important est peut-être que, par la temporalité qu'il nous donne à éprouver, par la façon qu'a Wang Bing de tenir sa caméra au plus près du quotidien, *À l'ouest des rails* invente une esthétique. Il ne transfigure pas la réalité enregistrée, il s'en nourrit au contraire, la laisse advenir telle quelle, sans forcer, sans chercher le spectaculaire, sans vouloir donner à comprendre et, avec celle-ci compose une ample élégie – ou les derniers vers d'une épopée – dont le motif central serait l'absurdité d'un monde qui tourne à vide, l'inconséquence d'un désordre social et économique qui abandonne au bord du chemin des individus orphelins qui ont perdu la plupart de leurs repères. Ce monde, qu'on fait tout pour ne pas voir, Wang Bing le rappelle à notre mémoire : c'est le prolétariat. Autrefois on l'appelait le peuple. 

Chine, 2003. Ré. et ph. : Wang Bing. Mont. : Wang Bing, Rhang Huimin, Adam Kerby. 9 heures. Couleur.

